

“Queer”, de Luca Guadagnino : initiation amoureuse réussie ou talentueuse arnaque ?

À Mexico, dans les années 1950, un expatrié (Daniel Craig) découvre la brûlure des sentiments auprès d'un bel indécis. Le réalisateur de “Call Me by Your Name” adapte William S. Burroughs, et divise nos critiques.

TTT Très Bien



Après James Bond, Daniel Craig se réinvente en quinquagénaire homosexuel.

Par **Marion Sauvion et Louis Guichard** – [Publié le 25 février 2025](#)

TTT POUR : une partition idéale pour Daniel Craig

Huit ans après, le cinéaste de *Call Me by Your Name*, qui, entre-temps, a signé trois longs métrages et une série, n'a jamais été aussi proche de l'esprit de son grand succès. La vibration émouvante de ce film vient, à nouveau, d'une relation déséquilibrée entre deux hommes. C'était dû au trop jeune âge de l'amoureux éperdu joué par Timothée Chalamet dans *Call Me...* Inversement, le héros cabossé de *Queer*, Lee (Daniel Craig), semble découvrir la brûlure des sentiments un peu tard, face à la jeunesse éclatante de celui qu'il désire, Allerton (Drew Starkey), dans ce Mexique des années 1950, peuplé d'expatriés plus ou moins excentriques et désœuvrés.

Ces personnages sortent de l'imagination de William S. Burroughs, [figure de la Beat generation](#), comme Jack Kerouac et Allen Ginsberg. L'œuvre de l'écrivain américain avait, jusqu'ici, suscité une adaptation mémorable, par David Cronenberg (*Le Festin nu*, 1991) et une autre, beaucoup plus confidentielle, par le Français Bertrand Mandico (*Les Garçons sauvages*, 2017). Le film de Luca Guadagnino est le plus sensible des trois : l'accent porte sur l'apprentissage sentimental de Lee et sur l'initiation érotique d'Allerton, à l'orientation sexuelle imprécise. Le réalisateur italien,

comme les spectateurs de *Challengers* ont pu encore le constater l'an dernier, est un virtuose de la mise en scène des corps et de l'aimantation, fût-elle éphémère, qu'ils exercent. La parade amoureuse entre l'homme mûr et le nouveau venu farouche recèle autant de suspense que de sensualité et offre à l'ancien interprète de James Bond une partition idéale pour tourner la page : il se livre à la fois essoré et émancipé.

Queer, la nouvelle de Burroughs, écrite au début des années 1950, mais publiée seulement dans les années 1980, comporte une veine, typique de l'auteur, consacrée aux stupéfiants et à leurs effets. Les amants désaccordés de Mexico s'aventurent ainsi, ensemble bon gré mal gré, dans la jungle, à la recherche d'une drogue rare, supposée favoriser la télépathie. Là encore, Guadagnino tient sa note romantique. Le travail quasi expérimental de déformation de l'image entrepris avec le peu convaincant *Suspiria* (2018) séduit davantage ici, pour suggérer un dérèglement complet de la perception et la fusion de deux êtres auparavant séparés même dans leurs étreintes. Le dernier mouvement du film suggère, d'ailleurs, qu'il n'y a pas vraiment d'espace entre cette fusion, une fois accomplie, et la fin de tout... — **Louis Guichard**

▣ CONTRE : un bad trip interminable

Sur un matelas cradingue, le nom de la star s'inscrit en bleu – Daniel Craig –, tandis que commence un défilé d'objets posés sur la toile : lunettes, flingues, carte de l'Amérique du Sud, seringue, mille-pattes... Inventaire programmatique d'un film de panoplie et de reconstitution. Ongles sales et cheveux collés par la sueur, [l'ex-James Bond](#) ne démérite pas en transfuge de crasse, sans qu'on ne cesse jamais tout à fait d'y voir la performance d'un (bon) acteur en mal de réinvention. Expert en désir, Guadagnino sait certes orchestrer sa montée, captant les élans avides qui butent sur du vide, le besoin de possession physique aussi violent que le manque d'héroïne – images d'un Craig grelottant que seule réchauffe la peau de son amant.

Seulement, une fois acté qu'il s'agit d'un film d'amour sans retour, *Queer* s'éternise, s'engluant dans de saoulantes scènes d'ivresse. Tiraillé entre le chic (un travelling au ralenti sur le coup de foudre originel, au son de *Come as You Are*, de Nirvana) et le choc (une scène de shoot dans son intégralité, la cuillère, la poudre, le coton, le briquet, l'injection...), *Queer* fait surtout très toc. L'expédition hallucinatoire dans la jungle décroche le pompon du *bad trip* illustratif, quand la conclusion, elle, laisse l'arrière-goût d'une entourloupe : alors que Burroughs a tué sa femme d'une balle dans la tête, en 1951, vraisemblablement lors d'un délire à la Guillaume Tell, Guadagnino reproduit la scène, fantasmée, en remplaçant l'épouse par l'amant. Et d'effacer Joan Vollmer, encore une fois. — **Marie Sauvion**